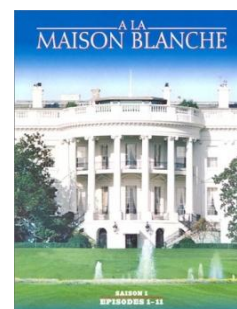


Philoséries « Philosopher avec les séries télévisées »
Épisode n° 5 : À la Maison Blanche (*The West Wing*)
5-6 juillet 2013 - Paris



Cité Internationale Universitaire de Paris
Fondation Lucien Paye, 45 B Boulevard Jourdan, 75014 Paris
Métro Porte d'Orléans ou Tram Montsouris ou RER Cité Universitaire

Comité d'organisation : S. Laugier (U. Paris 1), S. Allouche (U. Bristol), M. Boutet, (U. Picardie)
Web : <http://philofictions.org/> & <http://fr.groups.yahoo.com/group/philoseries/>
Contact : allouche.sylvie@gmail.com

Résumés*

Vendredi 5 juillet 2013

09:45-10:00 : Accueil et introduction

10:00-12:00 (Discutante : Sandra Laugier, U. Paris 1)

- Hédi Kaddour : 'This is the real world'

- Paola Marrati (U. Johns Hopkins) : Titre à confirmer

13:45-15:45 : Ce que disent les images (Discutant : M. Dell'Omodarme, U. Paris 1/Lille 3)

- François-Ronan Dubois (U. Grenoble 3) : 'Enjeux et moyens de la fiction didactique dans *The West Wing*'

Dans les années 1980, les contributeurs de *Quaderni* voyaient dans les séries télévisées comme *Dallas* des expressions purement formelles d'une culture populaire sans propos. Les spécialistes de la communication et de la télévision y ont vu l'expression d'un imaginaire susceptible d'une sociographie (Jost) ou, à la rigueur, un viatique de la communication interpersonnelle (Pasquier). Mais ce que la série dit explicitement, sans détour, ne paraît pas susciter beaucoup d'enthousiasme.

Le didactisme est pourtant loin d'être une rareté dans le domaine télévisuel, où il ne se cantonne pas d'ailleurs aux documentaires. Des séries comme *Law & Order* et *7th Heaven* font la part belle aux discours argumentatifs. Les occurrences en sont encore plus nombreuses dans les séries pour enfants. Dans ce paysage, l'œuvre de Sorkin, et notamment ses trois dernières créations (*The West Wing*, *Studio 60 on the Sunset Strip* et *The Newsroom*), constitue la réflexion la plus aboutie sur le genre télévisuel de la fiction didactique.

Il s'agit ici de cerner les enjeux d'un pareil genre (que dire, à qui et pourquoi ?) et les moyens mis en œuvre, à partir de l'étude de *West Wing*. On se fondera sur la portée réflexive de certaines intrigues construites autour des personnages de Sam et Toby ainsi que, plus ponctuellement, Tabitha Fortis, Danny Concannon ou Corey, intrigues où les réflexions qui entourent l'art, la télévision, le cinéma et la rhétorique politique, éclairent le rôle dévolu par Sorkin à la fiction télévisuelle.

On verra la manière dont Sorkin propose de résoudre les difficultés posées par l'alliance du didactique et du divertissant, soulignées déjà et entre autres par Goethe et Sartre. Cette résolution, sur le mode traditionnel du *docere et placere*, fait une large place à l'intensité dramatique, la musique illustrative, le gag et la construction psychologique des personnages, autant d'aspects de la série souvent délaissés par les commentateurs, qui s'arrêtent à son discours explicitement argumentatif.

* Version 1.5e

Il faut donc restituer le fonctionnement fictionnel, plus précisément dramatique, de la série, en mettant en valeur ses spécificités formelles. Pourquoi concevoir une série télévisée plutôt que de donner un cycle de conférences ? Quel rôle la fiction peut-elle jouer dans le discours intellectuel contemporain, non seulement en tant qu'objet de réflexion, mais aussi en tant que véhicule elle-même de la réflexion ?

- Justine Legrand (U. Paris 4) : 'Quand le visuel donne à penser la différence'

Si l'avènement du candidat Matthew Santos à la présidence des Etats-Unis d'Amérique lors de la septième et ultime saison d'*A la Maison Blanche* apparaît comme une volonté nécessaire et évidente de la part du réalisateur de faire émerger une réflexion sur l'accès des minorités aux plus hautes fonctions d'un pays (une progression des mentalités qui s'est concrétisée avec la victoire de Barack Obama en 2008), cette série nourrit d'autres idées sociologiques et philosophiques. En effet, certes en filigrane, l'importance du rejet de tout racisme et de tout antisémitisme apparaît dans chacune des saisons : la tentative d'assassinat de Charlie, le projet d'attentat d'Abdul Shareef à San Francisco, le sommet à Camp David à la fin de la 5^e saison, etc. Mais à travers ces témoignages, il y a surtout un appel au dépassement de soi. Derrière chacune de ces situations transparaît le désir de susciter un regard actif sur ce qui fait la société américaine, et le monde dans son ensemble. La complexité du monde dans lequel nous évoluons n'est pas ici prétexte à effrayer le spectateur, mais bien au contraire, l'occasion de l'inciter toujours à dépasser ses peurs et à les rationaliser. Nous sommes conviés à penser et à agir, ne fût-ce que par la pensée, sur le monde, c'est-à-dire tant à la fois sur le microcosme qu'est notre entourage que sur le Monde (avec un M majuscule) et qui représente l'Humanité. Autre point de différence, l'homosexualité : La question de sa préférence sexuelle est posée à CJ Cregg. Puis, on découvre à la fin de la dernière saison que Ronna, conseillère de Matthew Santos, est homosexuelle. Toutefois, en ce qui concerne l'intime, nous observons que la réflexion se fait avec plus de pudeur et moins de mots. Les images parlent d'elles-mêmes, pourrions-nous dire ! La série *A la Maison Blanche* offre donc grâce à la contextualisation inhérente au support vidéo une idée sur le monde et ses erreurs, en appelant avant tout au dépassement de soi.

- Didier Dauphin (U. Bordeaux 3) : 'Le pouvoir de la vulnérabilité'

Si l'exercice du pouvoir a toujours impliqué la production d'une apparence qui institue et renforce le pouvoir; dans les sociétés démocratiques actuelles cette production s'est complexifiée. Si le Pharaon pouvait se contenter des symboles de ses prérogatives, si le Prince de Machiavel devait savoir monter à cheval et si Louis XIV pouvait éblouir ses sujets par son portrait en majesté, le chef d'un Etat démocratique peut difficilement avoir recours à ces leurres. Aujourd'hui, le citoyen se montre moins crédule et plus critique. L'homme d'Etat doit de fait se soumettre à une injonction paradoxale : apparaître dans son humanité, et donc dans sa vulnérabilité, sans que pour autant cette apparence qui le *met à découvert* hypothèque sa crédibilité à exercer les plus hautes fonctions.

Nous nous proposons de montrer comment la série *The West Wing* met en jeu cette nouvelle dialectique à laquelle est soumis le sommet de l'exécutif à travers l'analyse des personnages de Josiah Bartlet, Léo Mc Garry, Joshua Lyman ou de Tobias Ziegler. Il s'agira d'explorer le sens général de ces différentes révélations sur leur faille qui jalonnent la série et de montrer comment ces révélations menacent leur statut autant qu'elles contribuent à l'affirmer. A partir de là, nous nous proposons de réfléchir sur la pertinence de cette esthétisation de l'intime. Nous nous demanderons si la série se montre à la hauteur de son ambition, si sa scrutation de l'intime ne se donne pas à elle-même des limites (proches de celles que s'impose la communication politique effective et que démentent parfois les médias) et si, par là-même, la série ne participe pas à la construction d'un nouveau leurre.

15:45-16:15 : Pause

16:15-18:15 : Un miroir de l'âme américaine ? (Discutante : M. Boutet, U. Picardie)

- Vincent Soulage (EPHE) : 'Bartlet, un catho de gauche ? Religion et vie politique selon *The West Wing*'

Depuis la France, la société étatsunienne est vue comme marquée par une très forte présence du religieux dans la vie politique. Cette relation fait d'ailleurs l'objet d'un chapitre dans le nouveau programme d'histoire de Terminale générale. La série *A la maison blanche* paraît être une excellente porte d'entrée pour comprendre le phénomène et en faire un tableau beaucoup plus nuancé que la vision habituellement diffusée par les médias français.

1. Très souvent, on cantonne notre vision à l'influence de courants religieux radicaux. La presse parle de la droite chrétienne (c'est-à-dire protestante) et ultra conservatrice influente au sein du parti républicain, ou évoque le catholicisme aux limites de l'intégrisme de certains candidats républicains. Cette dimension, si elle est présente dans la série dans des formes qui seront décrites, est loin d'être centrale.

2. Les médias évoquent beaucoup moins les positionnements plus ouverts qu'ont pu avoir les démocrates baptistes (Clinton, et avant lui Carter) ou catholiques comme Joe Biden, John Kerry... ou Bartlet. Prenant le contre-pied de l'image des Etats-Unis comme nation protestante, le président (ainsi que son successeur) et une bonne partie de son entourage est catholique (Mc Garry, Craig) ou juif (Lehman, Ziegler). La campagne présidentielle entre Santos (catholique mais assez conservateur sur l'avortement) et Vinick (non-croyant bien que républicain) joue également avec les repères habituels, décrivant une situation qui n'a rien d'imaginaire (on pourrait établir des parallèles avec la campagne de 2008).

Surtout, tous entretiennent une relation à la religion très éloigné du stéréotype de protestant fondamentaliste. Ainsi, la série révèle à ses spectateurs la variété des situations au sein de la société étatsunienne, et propose une autre vision de l'articulation religieux-politique : une religiosité d'abord privée, aux implications publiques plus réduites et reposant sur le primat de la conscience individuelle, bref une position moderne. Cette position est en phase avec une bonne partie du christianisme français, à commencer par son aile « progressiste ».

3. Le personnage central, le président Bartlet, est un catholique fervent mais qui défend des positions très progressistes : acceptation de l'homosexualité et l'avortement, opposition à la sacralisation du mariage et à la peine de mort... Loin du cynisme souvent prêté aux hommes politiques, il réaffirme régulièrement les valeurs sur lesquelles il fonde sa politique (même s'il doit aussi s'adapter aux contraintes politiciennes), valeurs qu'en France on placerait plutôt à gauche. Il se montre soucieux du bien commun et rétif à la défense d'intérêts particuliers. Enfin, il manifeste avec régularité une modestie inhabituelle pour la fonction, qui culmine dans la saison 5 lors de sa visite au Capitole.

Bref, J Bartlet dessine l'image d'un président très séduisant pour la gauche réformatrice, et encore plus pour les chrétiens de gauche. Pour s'en convaincre, on consultera le discours de certains médias proches de ce milieu, à commencer par *Télérama* qui a beaucoup soutenu cette série. On pourra le compléter par quelques entretiens avec des personnalités, sans prétendre à l'exhaustivité.

4. A travers la société étatsunienne, cette série est aussi l'occasion pour nous, Français, de réinterroger le rapport que nous établissons entre religieux et politique. Le sujet a longtemps été minoré en raison du fond laïc qui accompagne la République depuis la loi de séparation de 1905. Pourtant, la relation entre foi religieuse et engagement politique résiste à la modernité, au prix d'inévitables transformations, et resurgit par moment. On le voit dans l'actualité immédiate avec le retour des motivations religieuses dans le débat public (évidentes autour de la question du mariage homosexuel, mais aussi un peu sur l'accueil des immigrés). Alors que les questions sociétales (famille, avortement, homosexualité, euthanasie...) sont un marqueur fort du clivage politique étatsunien, on peut interroger leur place dans l'opposition droite/gauche en France, sur fond de positionnement religieux.

Au final, le détour par la société étatsunienne et la découverte de sa propre diversité, nous conduit à s'interroger sur la persistance des motivations d'origine religieuses dans une vie politique française qu'on croyait largement laïcisée.

- Damien Connil (CNRS-U. Pau) : 'The West Wing et la Constitution des États-Unis, entre réalité et imaginaire'

Si *A la Maison Blanche* retrace les deux mandats du Président Bartlet, la série met aussi en scène la Constitution des Etats-Unis, cette règle fondatrice de la vie institutionnelle, protectrice des droits fondamentaux des individus et avec laquelle les américains entretiennent un rapport atypique.

L'objet de la présente communication sera d'examiner la représentation ainsi proposée de la Constitution, d'apprécier ce qu'elle nous permet de comprendre de la réalité du phénomène constitutionnel et d'analyser comment cette mise en scène participe à la construction de notre imaginaire constitutionnel.

Les épisodes de la série offrent une véritable mise en image de la Constitution. Les personnages donnent à voir – en ce qu'ils le vivent et le mettent en oeuvre – le texte constitutionnel, d'ailleurs souvent cité. Par divers procédés d'explication et de mise en scène, *The West Wing* se révèle d'une grande richesse pédagogique et se présente comme un formidable instrument de compréhension constitutionnelle : compréhension des mécanismes constitutionnels ; compréhension des fonctions de la Constitution ;

compréhension des rapports qu'entretiennent le peuple et les responsables politiques avec la Constitution. Ces questions sont intégrées au scénario et constituent l'enjeu de nombreux épisodes. Plus encore, cette représentation de la Constitution participe à la construction de l'imaginaire constitutionnel. *A la Maison Blanche* s'appuie nettement sur la réalité, peut se confondre avec elle et parfois, même, la dépasser. Fiction et réalité s'entrecroisent et le caractère vraisemblable – ou perçu comme tel – de la série résulte précisément de cet ajustement entre le monde réel et le monde inventé, ajustement qu'il convient d'analyser. La série permet alors d'imaginer la réalité en même temps qu'elle en révèle des éléments fondamentaux.

Cette communication sera donc l'occasion d'examiner la mise en scène de la Constitution proposée dans *The West Wing*, de la comparer avec la réalité et d'examiner comment elle participe à la fabrication d'images et d'idées relatives à ce que sont – ou devraient être – la Constitution et la vie institutionnelle.

- Tal Bruttman (Grenoble) : 'L'ombre de la Shoah'

Depuis soixante ans, la destruction des Juifs d'Europe est régulièrement évoquée dans les séries télévisées américaines de tous genres, des dizaines d'épisodes abordant d'une manière ou d'une autre le sujet. Trame générale de l'histoire, personnages incarnant d'anciens nazis ou des rescapés, négationnisme ou encore personnages juifs évoquant le passé de leur famille sont autant d'exemples de la manière dont la Shoah apparaît dans les séries américaines.

Mais c'est sans doute avec *The West Wing* que le poids de la Shoah aux Etats-Unis et son héritage politique est le plus clairement et le plus explicitement évoqué. Plusieurs épisodes (*Six meetings before lunch* 1.18, 2000 ; *Noël*, 2.10, 2001 ; *Inauguration Part I* et *Inauguration : Over There*, 4.14 & 15, 2003) abordent le sujet sous différents angles. Si dans *Noël* c'est la question, alors au cœur de l'actualité et récurrente dans les séries, du pillage et de la dévolution des biens ayant appartenus aux Juifs qui est évoquée, dans *Six meetings before lunch* la Shoah est convoquée en miroir du passé esclavagiste américain, en mettant en scène les mémoires blessées de deux communautés américaines, juive et noire.

Mais c'est davantage encore dans *Inauguration Part I* et *Inauguration : Over There*, que l'héritage politique de la Shoah est abordé, et questionné. Dans cet univers uchronique, les scénaristes rejouent le génocide des Tutsis, ou plutôt empêchent sa réalisation, rappelant l'attitude passive des Etats-Unis dans les années 30 face au nazisme et la responsabilité ainsi héritée. Ce faisant, la série pointe par là même la vacuité du « *Never Again* » pourtant martelé depuis des décennies.

Samedi 6 juillet 2013

09:45-11:45 : Les voies de la décision (Discutante : Isabelle Casta, U. Artois)

- Valérie Perez (U. La Rochelle) : 'La parrêsia et les rituels de véridiction dans *The West Wing*'

La démocratie, dans les textes grecs^{*}, dans les textes fondateurs, se caractérise par une liberté de parole qui prend au moins deux formes : l'isêgoria et la parrêsia. L'isêgoria, c'est l'égalité de parole, le droit de tout citoyen d'avoir accès à la parole pour se défendre, pour voter et donner son opinion.

La parrêsia est également un mode de parole inhérent à la démocratie ; c'est précisément «le tout dire indexé à la vérité dans le risque de la violence»[†]. Le parrêsiaiste risque en effet sa relation personnelle avec l'autre, mais aussi la prison ou la mort[‡] pour avoir pris la parole. Ce souci de la vérité, ce franc-parler, fait l'objet de mises en scène souvent complexes dans *The West Wing*. Et d'une manière plus générale, les modes de véridiction en tant que fondements du jeu politique mériteront toute notre attention.

Plusieurs figures de parrêsiaistes sont à l'oeuvre dans la série. Intéressons-nous à trois d'entre elles : Toby Ziegler, Leo McGarry et le président Bartlet.

Dans l'épisode 13 de la saison 2, se déroule un jeu de véridiction à la fois politique et personnel entre le président et Ziegler. En effet, ce dernier affirme d'abord au président, après avoir lu et relu le discours qu'il doit prononcer, qu'il ne voit pas quelle est sa position ni quel en est le sujet, alors qu'ils sont en campagne

* En particulier chez Euripide.

† Foucault, Michel, *Le courage de la vérité, Le gouvernement de soi et des autres II*, Paris, Gallimard, Seuil, 2009, p.13.

‡ Dans la Grèce du IV^{ème} siècle.

électorale. Puis c'est la question du père* qui est soulevée, comme un défi pour ramener le président à l'action politique, et l'inciter à dépasser tout ce qui pourrait freiner sa course à la présidence. En affrontant le président sur les plans politique et personnel, Ziegler prend un risque que Bartlet n'hésite pas à lui signifier : «Vous allez trop loin. Tout autre président vous aurait jeté dehors. Ils l'auraient fait depuis longtemps.» Toby Ziegler, dans cet épisode comme dans bien d'autres, fait montre de la possession d'un savoir de *tekhnê* qui caractérise le parrésiate et qui consiste en l'obligation de parler[†]. Le parrésiate, selon Foucault, est bien un technicien qui a un certain devoir de parole, en ce qu'il est tenu de dire le savoir qu'il possède. De nombreuses scènes entre le président et son directeur de la communication impliquent une pratique de la véridiction qu'il nous faudra questionner[‡], notamment dans leur structure agonistique où la politique se joue.

C'est aussi dans la saison 2[§] que prend forme, avec la maladie du président Jed Bartlet, un autre mode de véridiction, à savoir l'aveu^{**}. Toby Ziegler fait à nouveau figure de parrésiate^{††} dans des scènes où il pointe la gravité du mensonge par omission du président. Il annonce même le secret de la maladie à certains de ses collègues (notamment à Donna, l'assistante de Josh), et se tient à leur disposition après que le président sera passé aux aveux dans le bureau ovale.

L'autre grand parrésiate de la série, c'est Leo McGarry, dans les épisodes (et ils sont légion) où il a le courage de faire valoir un discours vrai dans le but que l'état prenne les meilleures décisions pour tous. Il marque ainsi son ascendant sur le président et sur les décisions politiques. Sur ce point, nous nous questionnerons en particulier sur le rôle de parrésiate de McGarry dans les scènes qui suivent les réunions en salle de crise. En quoi le dire vrai des personnages dans ces scènes pointe-t-il toute une série de problèmes politiques distincts de la Constitution américaine ? Lors de ces assemblées, les affrontements de points de vue, conditions même de la parrésia démocratique, font en effet émerger la figure de celui qui aura l'ascendant sur les autres et qui prendra la décision. Ces questions nous permettront alors de nous intéresser plus spécifiquement à Bartlet et à la façon dont se construit l'éthos de président par la pratique de la parrésia.

Ainsi, à travers ces modes de véridiction, à travers leurs complexités dans la série *The West Wing*, nous nous demanderons comment les personnages obtiennent la parrésia, puisque, selon l'analyse de Foucault, le statut ou les hauts faits accomplis ne sont guère suffisants pour l'obtenir. Si la parrésia est bien une composante de la démocratie, ce n'est pas pour autant du statut (président, secrétaire général ou directeur de la communication) qu'elle s'obtient. D'où les questions suivantes : qu'est-ce qui fonde le pouvoir de parler, si ce n'est pas le statut politique ni le rôle joué par l'individu dans la démocratie ? Par quelles opérations, par quelles procédures la vérité, d'après *The West Wing*, peut-elle être dite dans la démocratie américaine ?

- Perig Pitrou (CNRS-Collège de France) : 'Délibération et circulation des idées entre l'Aile Ouest et la *situation room*'

Dans certaines communautés indiennes du Mexique, les gouvernants sacrifient des animaux dans les fondements des lieux de pouvoir en demandant à des entités de la nature de les protéger ou de leur « envoyer des idées », c'est-à-dire d'aider à trouver des solutions pour résoudre les conflits. En établissant un parallèle entre ces observations ethnographiques et quelques séquences de *The West Wing* se déroulant dans la *situation room*, je souhaite réfléchir à la façon dont sont mis en scène les processus de délibération lorsque des conflits graves, mettant en danger la sécurité intérieure ou extérieure, doivent être traités par le pouvoir exécutif. Comment se manifestent les doutes et les cas de conscience ? Quels sont les dispositifs – techniques, interactionnels, rituels – grâce auxquels ils sont surmontés ? Quels sont

* Votre père vous battait parce que c'était un idiot et qu'il ne vous aimait pas.

† Nous étudierons d'autres épisodes dans lesquels les problématiques de l'obligation de parler sont mises en scène.

‡ Elles montrent d'ailleurs que les rituels de vérité ont leurs zones d'ombre, tels que le mensonge et la dissimulation.

§ Mais pas seulement dans la saison 2, comme nous le montrerons.

** L'aveu étant une forme du parler vrai qui se distingue de la parrésia. On le retrouve dans la confession, lorsque Bartlet se confesse de ne pas s'être opposé à la mise à mort d'un condamné.

†† Ce que nous définirons.

les agents mobilisés pour parvenir à un tel résultat ? Comment les idées circulent-elles le long de la hiérarchie et, en retour, comment se distribuent les responsabilités, une fois les décisions prises ? Telles seront quelques uns des problèmes abordés. Plus largement, il s'agira de faire contraster la spécificité des prises de décision guidées par l'expérience des militaires avec les contextes, plus quotidiens, dans lesquels les suggestions des conseillers convergent vers le Président afin de l'orienter dans sa réflexion.

- Ophir Levy (U. Paris 1/Paris 3) : 'Projectiles (ou la poétique du plan-séquence dans *The West Wing*)'

À l'évidence, parmi les traits stylistiques caractérisant *The West Wing* se distinguent les longs plans-séquences virtuoses filmés en travelling arrière au sein desquels, tout en discutant de questions politiques brûlantes, les personnages sillonnent ce labyrinthe de couloirs, de bureaux et de plateformes en *open space* qui forme l'aile ouest de la Maison Blanche. Figures de la continuité par excellence, ces plans déplient méthodiquement un territoire où règne en permanence une activité frénétique qui se donne sous la forme de multiples trajectoires. Trajectoires croisées des corps anonymes appartenant à une foule de figurants de passage (assistants, secrétaires, stagiaires) qui, en moins d'une seconde, tels des projectiles, traversent l'écran et disparaissent absorbés par leur tâche. Trajectoires continues des principaux collaborateurs du président, ou du président lui-même, soutenues par des dialogues incessants qui semblent constituer le carburant de leur motricité même. Trajectoires en rafale des mots eux-mêmes, qui fusent à leur tour tels des projectiles au service d'une extraordinaire balistique de la parole.

Que peut suggérer cette coextensivité de la marche et de la parole qui apparaît grâce aux plans-séquences omniprésents dans *The West Wing* ? Dans ces longs plans continus qui tangent, bifurquent, s'interrompent et repartent de plus belle, le flot des mots débouche sur une authentique ivresse de la parole, euphorisante du point de vue du spectateur puisque servie par des dialogues brillants et étourdissants, mais dont les auteurs n'hésitent pas à montrer parfois le point limite : celui où les personnages s'enivrent eux-mêmes de leur propre verbe. La parole constituant l'activité politique par excellence, une part importante des intrigues de la série tourne autour de la préparation de discours (par Toby et Sam), de leur exécution (par le président) et de leur exégèse (par C.J.). Au sens où l'entend Hannah Arendt, dans l'espace politique, la parole est proprement « action ». D'ailleurs, plus que tout autre endroit au monde, la Maison Blanche est le grand royaume du performatif ; du fait notamment des pouvoirs conférés au président qui, d'un seul mot, inaugure des cérémonies ou des lieux, nomme des ambassadeurs, renvoie du personnel, donne des ordres militaires, etc. À cet égard, en faisant la part belle aux trajectoires de ces corps parlants toujours en mouvement, le plan-séquence permet de rendre sensible la dimension éminemment physique de la parole. Il ménage à sa manière un accès à l'essence même du politique, la parole se manifestant dans la série en tant qu'elle est action véritable (convaincre, légiférer, gouverner) et non simplement verbiage inconsistant. Voire un accès, serions-nous tenté d'ajouter, au déploiement et à l'essence de l'activité humaine de façon bien plus générale. Aristote n'écrivait-il pas dans la *Métaphysique*, lorsqu'il cherchait à distinguer l'homme des autres espèces vivantes, que celui-ci était un animal « parlant », « marchant » ?...

13:30-15:30 Questions éthiques (Discutante : Sylvie Allouche, U. Bristol)

- Thibaut de Saint-Maurice (Lycée Eiffel, Rueil-Malmaison) : 'Entre conviction et responsabilité : les "dessous" éthiques de la politique'

En racontant dans la durée le fonctionnement précis de la décision politique, *A la Maison Blanche* donne à voir ce que l'on voit rarement ailleurs : les « dessous » de la décision politique. Et pour beaucoup de spectateurs, c'est là son principal intérêt : elle documente une réalité rarement aperçue et instruit donc son spectateur en le faisant entrer dans les « cuisines » de la politique participant ainsi d'un certain idéal démocratique de la transparence. Mais si c'est là un de ses intérêts ce ne saurait être le seul, ni le plus important. En révélant les dessous de la politique, *A la Maison Blanche* révèle surtout que ces dessous sont des dessous éthiques. La politique dont la série fait le récit, n'est au fond ici pas déconnectée de la morale. L'objectif de cette communication est alors double. Il s'agit d'abord de montrer que cette position constitue le contrat initial de lecture passé avec le spectateur et en même temps il faut montrer que cette connexion de l'éthique et de l'action politique est la source même du récit construit pour le spectateur.

Nous essaierons de montrer cela en travaillant dans le détail le 3^{ème} épisode de la saison 1 « *A proportionnal response* ». Dans cet épisode deux lignes narratives distinctes, concernant deux personnages

distincts – le président Bartlet et le conseiller Sam Seaborn – sont déployées mais avec un même enjeu, directement éthique, celui du choix entre la conviction ou la responsabilité tel que Max Weber a pu le décrire dans sa célèbre conférence de 1919 *le métier et la vocation de l'homme politique*. Autrement dit dans cet épisode, la logique narrative est directement une logique éthique. Les ressources du récit sont utilisées pour exprimer « *l'opposition abyssale* » dont parle Weber entre la conviction et la responsabilité et en même temps pour mettre en scène leur complémentarité nécessaire.

Du coup l'on comprend que cette révélation des dessous éthiques de la politique permet d'hisser le récit au-dessus du contexte politique particulier de son déroulement. Et c'est peut-être là au fond la clé de la réussite de cette série : on ne quitte quasiment jamais l'aile ouest de la Maison Blanche et pourtant cela concerne tout le monde et pas seulement les citoyens américains...

- Sandra Laugier (U. Paris 1) : 'Justice et éthique du care dans *The West Wing*'

15:30-16:00 : Pause

16:00-18:00 : (Discutante : Monica Michlin, U. Paris 4)

- Sabine Chalvon-Demersay (EHESS) : Participation et titre à confirmer

- Marjolaine Boutet (U. Picardie) : 'De *The West Wing* à *House of Cards* (version 2013) : le désenchantement des séries politiques américaines'

Deux des scènes les plus marquantes de *The West Wing* et de la récente réinterprétation américaine de la série britannique *House of Cards* se passent dans une église, mettant en scène un monologue du personnage principal. Dans l'épisode final de la saison 2 de *The West Wing*, intitulé « Two Cathedrals », Jed Bartlett, éprouvé par le décès de sa fidèle secrétaire Mrs Landigham, par la progression de sa maladie qu'il vient de révéler au public, hésite à se présenter pour un second mandat. Seul dans l'immense cathédrale de Washington, il s'adresse à Dieu sur un ton vindicatif, et en partie en latin. Le président des Etats-Unis est montré en pleine crise de foi, se plaçant sous l'autorité divine et s'efforçant de contenter le Tout-puissant, de se montrer digne de lui et de sa Volonté, tout en étant conscient d'avoir péché en mentant au peuple américain. Cette scène en dit long sur le rapport très particulier des Américains et de leurs dirigeants avec la puissance divine, toujours invoquée pour guider ou valider leurs actions.

Dans le dernier épisode de la première saison de la version américaine de *House of Cards*, Frank Underwood pénètre lui aussi dans une église pour s'adresser à Dieu. Cette scène n'était pas dans la version britannique de 1990, et s'inscrit en référence évidente du célèbre monologue de Bartlett dans *The West Wing*. Ici, Underwood s'adresse à nous bien plus qu'à Dieu (il brise le 4^{ème} mur à intervalles réguliers depuis le premier épisode, adoptant d'évidents accents shakespeariens), et affirme prier avant tout pour lui-même et « à lui-même. » Contrairement à la scène de « Two Cathedrals », aucune réponse n'est attendue de Dieu. Underwood sait qu'il ne répondra pas. La politique a perdu son idéalisme pour le machiavélisme le plus retors. Le but de l'action politique n'est plus de faire le Bien, mais de servir des intérêts personnels. A travers la comparaison de ces deux extraits (composition des plans, gestes, dialogues, références implicites et explicites), nous nous interrogerons sur l'évolution des séries politiques américaines depuis *The West Wing*, qui reste LA référence incontournable en la matière et semble paradoxalement bien plus facile à prendre à contrepied qu'à égaler. Ainsi, les séries « idéalistes » comme *Commander in chief* ou *Jack and Bobby* pour en citer quelques-unes ne sont pas arrivées au niveau de leur illustre aînée, tandis que *Boss* et *House of Cards*, en choisissant le cynisme, ont su renouveler le genre, tout en intégrant les acquis visuels et pédagogiques introduits par *The West Wing*.

18:00-18:15 : Conclusion